

Michel Pablo

Imagination, utopie, socialisme

janvier-février 1986

Source : *Sous le drapeau du socialisme*, de la Tendance marxiste-révolutionnaire internationale (TMRI), n° 101-102, janvier-février 1986.

Historiquement, l'utopie est une création de l'imagination quand la réalité sociale n'est pas encore mûre pour la pensée conceptuelle. L'imagination agit pour transférer dans l'avenir une vision sociale, que la réalité à la fois détermine et rejette. De la brume d'une réalité encore immature, confuse, que la pensée critique, mais également la disposition éthique de l'homme vers « l'absolu », repousse et rejette, se lève la vision de l'utopie.

L'utopie est une création de la capacité de notre cerveau à imaginer, c'est-à-dire à transformer des éléments de la mémoire et de l'expérience en constructions sociales plus satisfaisantes pour notre jugement, mais également pour notre tendance éthique vers l'absolu. Quand l'être social ne nous satisfait plus, sans qu'il existe encore la nécessaire maturité objective et subjective pour la solution du problème, intervient l'imagination qui transfère dans l'avenir l'esquisse générale d'une « société plus parfaite ». L'imagination agit à travers l'utopie, comme une sorte de « songe en éveil », puisant ses éléments dans notre regard critique et éthique sur la réalité sociale. Ainsi l'utopie n'est pas complètement détachée de la réalité, mais plonge ses racines les plus profondes dans celle-ci, transforme de manière créatrice mémoires et expériences du passé et du présent de la pensée et de la praxis humaine totale.

Pour cette raison, toute imagination, toute utopie est non pas absolue mais historiquement limitée, déterminée elle aussi, en dernière analyse, par le passé historique et son environnement présent. L'imagination est une fonction supérieure de notre cerveau, qui caractérise l'évolution de notre être total, biologique et social, au-delà de l'automatisme et de la mémoire. Grâce à l'imagination, à la transformation créatrice des données des sens et de la pensée, nous dépassons le présent et nous trouvons des solutions qui tout en s'esquissant au début comme une vision, une utopie, acquièrent peu à peu « chair et os », mûrissent et deviennent la ligne directrice de la réalité de demain.

Ce sont des matérialistes à bon marché, n'ayant pas conscience du dynamisme spirituel total de l'être humain, qui sous-estiment le rôle de l'imagination appliquée également dans le domaine de l'utopie sociale. L'imagination ne se nourrit pas seulement de la disposition endogène de l'homme développé vers le « bien », le « beau », le « meilleur », l'« absolu ». Elle se nourrit également de la structure théorique critique de sa pensée. La pensée théorique

n'est pas un simple reflet de la praxis sociale de l'homme, ni de la réalité objective. Elle a sa propre fonction spécifique, qui lui permet une compréhension plus profonde de la réalité, de la nature et de la société, et en même temps une attitude plus critique mais aussi plus créatrice envers cette réalité.

Pour cette raison, tous ceux qui se sont préoccupés particulièrement du sujet de la pensée théorique, de la « raison pure », qu'ils aient été « idéalistes » ou « matérialistes », ont rendu un service inestimable. Comme Platon, Kant, Hegel, pour mentionner les plus importants.

La pensée théorique nourrit l'imagination et parce qu'elle satisfait plus profondément la disposition éthique et esthétique de l'homme, et parce qu'elle renforce son esprit critique. En somme parce qu'elle contribue à une compréhension plus profonde de l'être social, dans sa dynamique ; c'est dire parce qu'elle ne se limite pas à la compréhension statique de l'être social, mais saisit ses contradictions et son mouvement. Par conséquent, elle appréhende ses tendances à long terme, dont se servent de manière consciente ou inconsciente imagination et l'utopie.

Ce n'est pas un effet du hasard que de grands théoriciens inclinent vers l'utopie sociale, comme Platon pour qui la République idéale est une manière de surmonter, par l'imagination, la déception que lui procurent la dégradation et le danger de décomposition de la cité hellénique de son époque.

Quand la société reste inerte, lorsqu'il n'y a pas encore une classe, une couche, un vecteur de masse capable de promouvoir une critique sociale radicale et une action radicale pour la transformation de la réalité sociale, alors l'utopie devient l'apanage de quelques individus avancés, critiques, ou révoltés comme le furent depuis le mytique Prométhée, les More, les Campanella, les Cabet, les Babeuf, les « socialistes utopiques Saint-Simon, Fourier, Owen, ou les contemporains Zamlatine, Orwell, etc.

L'utopie d'ailleurs peut être « optimiste » ou « pessimiste » selon la projection que l'on fait des tendances du présent dans le futur. Mais à partir du moment où se manifeste un « sujet révolutionnaire » de masse, l'utopie s'exprime à travers ce sujet, particulièrement dans les moments de sa révolte en masse, de la « révolution sociale ». Alors les couches les plus radicales poussent la révolution commencée vers son accomplissement le plus complet possible, tandis que les couches les plus conservatrices s'efforcent au contraire de circonscrire la révolution dans le cadre de l'« historiquement possible », qui coïncide avec leurs propres intérêts particuliers, matériels, politiques, culturels.

L'utopie est toujours la vision idéologique des individus et vecteurs radicaux de masse les plus avancés, de la « base » face à toute forme de « représentation » conjoncturelle de celle-ci. L'utopie s'identifie avec la réalisation la plus radicale possible du changement social, qui établit une société plus « juste », libre, « développée », réellement démocratique.

Lors de la révolution anglaise du XVII^e siècle, de la révolution française du XVIII^e siècle, de la révolution russe du XX^e siècle, on a vu se manifester cette tendance, ainsi que dans tous les grands moments sociaux de l'histoire. Lors de mai 1968 en France, ce n'était pas par hasard qu'un des mots d'ordre parmi les plus centraux et mobilisateurs fut « L'imagination au pouvoir », leitmotiv de toute utopie sociale.

Dans l'histoire séculaire de l'utopie, le développement du marxisme au XIX^e siècle constitue un tournant. Car d'un certain point de vue, le marxisme de Marx est l'utopie historique la plus audacieuse avec les phases du « socialisme » et du « communisme ». Mais d'un autre point de vue, le marxisme est une rupture avec toutes les formes de « socialisme utopique » et avec toutes les « robinsonnades » qui ont nourri les visions d'une préhistoire encore immature de l'humanité. Le marxisme de Marx est une synthèse spécifique dans laquelle coexistent la pensée théorique et même « scientifique » et la disposition éthique, voire esthétique, vers « l'absolu » de l'homme. Mais tout cela s'inscrit dans le processus historique concret déterminé par la « loi » qui correspond à chaque phase du mouvement historique incessant.

Marx considérait qu'il avait découvert « la loi » du mouvement économique de la société capitaliste. C'est en partant de cette base théorique, « scientifique », qu'il jugeait toute autre forme de socialisme ou de communisme « vulgaire », car ne tenant pas compte des conditions historiques concrètes, de leurs contradictions et de leurs tendances, c'est-à-dire de la « loi » spécifique de leur fonctionnement.

Certes, lorsque nous parlons de « loi » dans le domaine social, nous ne devons pas assimiler cette notion à celle des « lois de la nature ». Il s'agit plutôt des tendances qui découlent d'une analyse des conditions fondamentales caractérisant le fonctionnement de chaque système social, sans jamais oublier que l'être social, à l'encontre des objets des sciences de la nature, se caractérise par son incessant mouvement historique, son mouvement dans le temps et la complexité des influences qui s'exercent sur lui. En dernière analyse, l'être social est le résultat des hommes subissant, mais aussi faisant, leur propre histoire.

La critique exercée par le marxisme de Marx sur l'utopisme social n'est pas du tout simplement négative. Comme dans le cas de sa critique de « l'anarchisme », Marx souligne les côtés également « positifs » de l'utopisme, qui résident surtout dans sa critique de la société bourgeoise, et dans sa quête de la libération totale de l'individu. La relation du marxisme à l'utopie est dialectique. Non seulement le marxisme ne rejette pas intégralement le passé de l'utopie, non seulement il explique et justifie celle-ci, mais il l'inclut dans ses propres perspectives. Car incontestablement, il existe dans le marxisme une disposition éthique vers « l'absolu », étant donné que son objectif n'est pas la froide réalité matérielle, mais la société et l'homme social.

Toutes les soi-disant conceptions « scientifiques matérialistes », pales interprétations du marxisme, ne tiennent pas suffisamment compte de la nature spécifique de l'être social qui est l'objet de la théorie expérimentale du marxisme. Il s'agit d'une théorie découlant de l'expérience et de la praxis sociales, s'enrichissant et se renouvelant à partir d'elles, et qui se vérifie de manière critique et créatrice dans la pratique sociale.

L'« utopisme » du marxisme s'exprime dans l'esquisse de sa vision du « socialisme » et du « communisme ». Tout d'abord en ce qui concerne le « socialisme », phase inférieure du « communisme », il est nécessaire de rappeler qu'effectivement Marx dans son *Capital* s'est contenté de l'analyse critique des données fondamentales du fonctionnement du capitalisme classique, découvrant la « loi », la tendance déterminante de son évolution économique, et s'est abstenu de donner des « recettes » pour les marmites de l'avenir. Dans la *Critique du programme de Gotha* en particulier, Marx s'est contenté de généralités, d'un intérêt cependant fondamental, en ce qui concerne le passage du capitalisme au socialisme et certaines caractéristiques de celui-ci.

Marx a laissé au mouvement social des masses le soin de déterminer, quand les préconditions historiques seraient mûres, le contenu concret du « socialisme » dans les domaines politique, culturel, et même économique. Pour cette raison, sa méthode d'investigation de l'être social et du devenir social diffère fondamentalement aussi bien du « socialisme utopique » que de l'anarchisme, qui construisent et veulent mettre en pratique immédiatement des sociétés « idéales », « parfaites ».

Marx se contente de caractériser le « socialisme » comme un régime dans lequel existe « la propriété commune des moyens de production » à la place de la « propriété privée ». La tendance éthique, esthétique et vers « l'absolu » d'un tel régime se déplace pour Marx à la phase supérieure du « communisme ». Une phase d'ailleurs qui ne serait pas la « dernière » dans la marche historique de l'humanité.

De quelle manière concrète fonctionne politiquement, culturellement, mais aussi économiquement le « socialisme » ? Cela ne concerne pas Marx, qui considère que les conditions encore immatures à son époque ne lui permettraient pas un examen théorique « scientifique », rigoureux de cette question. Il est en tout cas incontestable que pour Marx, le « socialisme », préparant le « communisme, contient déjà une dimension éthico culturelle, et qu'il ne s'agit en aucun cas de se limiter à un résultat simplement économique-politique, au service de la production matérielle d'un régime social qui empêcherait par ailleurs, lui aussi, à sa manière, le plein développement de l'individu.

Rosa Luxemburg et Lénine à leur tour soulignent que le contenu réel du « socialisme » consiste en ceci : « la masse des travailleurs cessera d'être une masse qu'on gouverne, pour vivre elle-même la vie économique et politique dans sa totalité et la réorienter selon sa propre volonté libre. » (Rosa) Il s'agit « d'assurer le plein bien-être et le développement total, libre, des membres de la société. » (Lénine). Le « socialisme » selon Marx se prolonge par le « communisme » qui supprime le salariat, les classes, l'État, et grâce à la minimalisation du temps social nécessaire de travail, au bénéfice d'un temps libre plus en plus ample, rend en définitive possible le développement intégral de l'individu.

S'agit-il d'une simple « utopie » ou de l'aboutissement d'une tendance de l'évolution sociale, du mouvement réel présent, de ses contradictions et de leur dynamique ? Marx à plusieurs reprises a expliqué que son « communisme » découle de l'analyse théorique critique du capitalisme dans le sens suivant : l'évolution de ce régime obligera en définitive les hommes à lutter pour la « solution communiste ». Ainsi « l'utopie communiste s'avère découler, en dernière analyse de la pensée théorique critique appliquée dans l'investigation de l'être social, pensée aidée d'un côté par l'imagination créatrice, et de l'autre par l'activité sociale radicale des masses. Il ne s'agit par conséquent ni d'une simple « vision », ni du résultat d'une « loi » mécanique quelconque, mais de l'aboutissement d'une tendance incluse dans le présent, mue par les hommes obligés de prendre conscience des directions dans lesquelles existent des « solutions » et de lutter pour celles-ci,

Il est naturel que les attaques principales du conservatisme social se portent particulièrement contre le genre d'« utopisme » qu'est le marxisme de Marx. Car son « utopie » est nourrie par les trois sources de la pensée théorique critique, de l'imagination créatrice et de l'action sociale radicale. Le conservatisme doit par conséquent lui opposer une pensée « scientifique » cherchant la « vérité objective » sans la « brouiller » par des considérations d'ordre « éthique, esthétique, philosophique ». Cependant, nous le répétons, la nature de l'être social ne se prête

pas à une telle pensée « froide », « positive », « scientifique », comme s'il s'agissait d'un quelconque objet des sciences « naturelles », « positives ».

Les réactions contre toute « utopie », et particulièrement contre celle du marxisme de Marx, se renforcent à notre époque, pour tout un ensemble de raisons. La principale n'est certes pas le prétendu nouveau « progrès scientifique » qui regonfle les conceptions concernant le rôle du « hasard », de l'« indétermination », y compris dans la nature, de l'intervention subjective dans la compréhension et la détermination de la « réalité objective », etc. Toute pensée théorique critique s'appliquant à la réalité sociale complexe doit, certes, prendre en considération le progrès scientifique et de toutes les conclusions découlant de ses méthodes. De ce point de vue, les penseurs du XIX^e siècle, Darwin, Marx, Freud, ont exprimé dans leurs théories certaines limitations qui s'expliquent par la manière dont ils ont interprété le progrès scientifique de leur époque et dont ils furent influencé par lui. Mais rien ne justifie l'idée selon laquelle un Marx aujourd'hui aurait pu négliger un véritable progrès scientifique et ne pas en tenir compte pour enrichir sa conception fondamentalement « matérialiste » et « dialectique » de la nature et de la société.

De tout ce qu'il a écrit, dit, et de la méthode qu'il a élaborée, il est possible et nécessaire pour chaque marxiste d'aujourd'hui d'enrichir effectivement avec tout élément nouveau vraiment scientifique La théorie expérimentale critique du marxisme appliqué à son véritable objet qu'est la réalité sociale, avec ses contradictions et son mouvement. De toute façon, c'est de cette manière qu'il faut utiliser aujourd'hui le « marxisme » comme le principal instrument gnoséologique que nous possédions toujours pour démystifier la réalité sociale, pour la compréhension plus profonde de ses manifestations économiques, politiques, idéologiques, toujours dans le but d'utiliser cette connaissance comme moyen de changement radical de la société. Il n'y a du reste qu'aucune force capable dans le monde des hommes réels, vivants, de les empêcher de lutter pour un avenir meilleur de la société.

Tous ceux qui s'efforcent aujourd'hui de tuer la disposition « utopiste » de l'homme au nom d'une « froide » science « objective », sont objectivement les éternels vecteurs du conservatisme social, les Epiméthées du statu quo social, caractéristiques en particulier des pays capitalistes avancés de notre temps.

Ces pays souffrent depuis plus de dix ans déjà de la crise économique qui a renversé la vision d'une société de consommation internationale secrétant un niveau matériel toujours croissant. Cette illusion avait commencé à influencer l'intelligentsia de la décennie précédente, et était considérée comme démentant les perspectives « pessimistes » de la théorie marxiste dans le domaine économique et social. Et cela d'autant plus que cette conception se combinait avec la déception grandissante découlant du « socialisme existant » dans les pays de l'Est, considéré comme le résultat pratique du marxisme, dénoncé comme « plutôt une religion, une idéologie totalitaire, qu'une théorie scientifique ».

Mais la crise économique dure, invalidant la science économique bourgeoise de toutes les écoles, et elle se combine avec le développement de nouvelles découvertes scientifiques et applications technologiques. Pour un marxiste, ce fait découle de la tendance endogène du capitalisme vers la mécanisation et l'automatisation généralisée de l'économie, dans laquelle prédomine le capital fixe, et qui est le moyen classique du capitalisme pour dépasser ses crises.

Mais pour les « antimarxistes » incurables, ce fait alimente leur propre « utopie » : la préparation d'un monde nouveau dans lequel prédominera une économie mécanisée, informatisée, y compris dans le domaine des services sociaux, avec un temps de travail limité et un niveau matériel de nouveau en hausse incessante. Ce qui n'est pas « prévu » encore, c'est dans combien de temps nous sortirons de la crise à l'échelle internationale, et si ce nouvel Eden concernera tout le monde ou bien seulement quelques pays privilégiés, et même dans ces pays des catégories privilégiées à côté de vastes zones de « nouveaux pauvres ». En même temps cette « utopie » néo-capitaliste fait abstraction de l'éventualité d'une guerre atomique et de la destruction grandissante de l'environnement.

Face à cette « utopie » s'esquisse celle vers laquelle tendent, à l'ouest et à l'est, des masses de citoyens avancés rejetant aussi bien la société de consommation mécanisée, avec comme principaux mobiles l'argent, le profit, l'individualisme, que le système bureaucratique sans libertés, recherchant de manière plus ou moins consciente une participation effective à l'ensemble de la vie sociale.

L'idée centrale de cette utopie est celle de l'autogestion sociale généralisée comme, dans sa forme la plus intégrale jusqu'à maintenant, la recherchent la classe ouvrière et la société polonaises quand elles parlent de la « république autogérée ». Cette même idée est celle qui mobilisait les foules dans Paris révolté en mai 1968, et lors du printemps de Prague.

Le succès de l'idée de l'autogestion ces vingt-cinq dernières années, qui a été introduite dans les programmes d'un large faisceau d'organisations politiques et syndicales de la gauche traditionnelle, mais aussi de la gauche révolutionnaire, s'explique par des raisons plus profondes. La principale de ces raisons est la montée parallèle du niveau culturel des masses dans les pays avancés, et de la forme de plus en plus concentrée du pouvoir politique et de toute autre forme de pouvoir, comme c'est le cas par exemple du pouvoir découlant du monopole de l'éducation supérieure et du savoir. Il existe une contradiction explosive dans un tel processus, qui normalement devrait conduire vers une démocratisation en profondeur de la vie sociale. Mais c'est le contraire qui se produit, aussi bien dans le cadre du régime capitaliste que dans celui des États bureaucratiques.

Cependant, il devient de plus en plus clair qu'il est non seulement nécessaire, mais également maintenant possible de soumettre la vie sociale au contrôle grandissant de la société. Parce que c'est le seul moyen d'arriver à l'augmentation et à la juste répartition de la productivité du travail social nécessaire, sur la base de laquelle existe aujourd'hui la possibilité d'un temps libre de plus en plus important.

Or ce temps est la précondition matérielle absolument indispensable pour le plein développement de l'individu.

Il n'est pas d'une importance décisive que l'idée de l'autogestion s'interprète aujourd'hui de plusieurs manières, déformée, mutilée, ou présentée comme une « utopie » irréalisable. Car s'agissant de la transformation la plus radicale de la société, qui mettrait fin non seulement à la séculaire exploitation économique mais également à l'exploitation et l'aliénation plus générale découlant de la structure hiérarchique, autoritaire de la société, on peut imaginer que la lutte sera longue et les réactions très violentes et polymorphes. En effet, il s'agirait d'une réelle révolution intégrale, c'est-à-dire d'un changement social radical, plus profond que celui de la « révolution de classe » au sens étroit où l'interprètent les « archéo-marxistes ». Il

s'agirait d'une « révolution » enrichie non seulement par l'abolition effective de l'exploitation économique, mais aussi de celle découlant par exemple de l'androcratie de la société. De plus, elle tiendrait compte de l'environnement écologique dans lequel se développe notre vie économique et sociale, et elle s'efforcerait de fonder dès le début un système économique, politique et culturel qui tendrait vers la démocratisation réelle et rapide de la vie sociale, plaçant « l'homme total humain » au centre de son contenu.

C'est cette direction générale que prend l'utopie sociale à notre époque, mue par les possibilités objectives nouvelles, et par la conscience, acquise par un nombre élevé d'individus, de la nécessité d'un tel changement. Ainsi commencera à s'esquisser le cadre de la « république autogérée » de demain. Il ne s'agirait pas d'arriver ex-nihilo à une société d'emblée intégralement « idéale », mais de poser dès le début les bases politiques, économiques, culturelles dont découlerait une dynamique vers une telle direction générale.

Le problème de tous les « néo-marxistes », à l'ouest et à l'est, concernés par le thème de la « république autogérée » comme contenu concret et unique du terme « socialisme » à notre époque, est de savoir, en se fondant sur toutes les expériences historiques passées tendant vers cette « utopie », comment déterminer d'une manière plus concrète son contenu dans les domaines politique, économique et culturel. Pour cette raison, ils étudient plus particulièrement les enseignements de mai 1968, du Printemps de Prague, de l'expérience polonaise avec le mouvement politico-social spécifique qu'est Solidarité et sa recherche d'une « république autogérée ». Mais ils tiennent également compte de l'expérience yougoslave, ainsi que du fonctionnement de l'État dans les républiques bourgeoises avancées, comme également des efforts déployés dans ces pays pour leur modernisation sociale.

Il ne s'agit donc pas d'une simple « résurrection » de la « démocratie directe des conseils », comme les masses surtout ont voulu l'instaurer en Russie en 1917, mais d'une société moderne avancée, complexe, dans laquelle le « sujet révolutionnaire » n'est pas seulement constitué par les ouvriers industriels traditionnels, mais aussi par de nouvelles couches amples de travailleurs, par la jeunesse presque dans son ensemble, par les femmes ; une société qui cherche la « loi » générale de son mouvement, sa tendance déterminante générale. Cette tendance sera orientée vers la réalisation d'un équilibre de plus en plus satisfaisant aussi bien pour la société dans son ensemble que pour l'individu, entre la participation de chacun à la totalité de la vie sociale, et la société comme un tout. C'est une tendance vers un approfondissement constant du fonctionnement réellement démocratique de la société, qui puisse satisfaire la conscience et les aspirations de chaque citoyen intégral, se sentant à la fois libre et solidaire « de ses autres soi-mêmes ».

Quels rapports sociaux d'activité productrice, d'auto-administration de la société, quels rapports culturels entre les individus d'une telle société, entre femmes et hommes, doivent caractériser une « république autogérée » ? C'est une question qui naturellement ne s'épuise pas avec une simple référence à « la démocratie directe des conseils ». Ces rapports doivent devenir l'objet d'une étude détaillée, qui a déjà commencé, sur une « base expérimentale scientifique », à travers les expériences historiques du mouvement social concret d'hier et d'aujourd'hui, avec l'aide de l'imagination.